

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAMURE, IMPRIMEUR A PARIS.

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr.; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr.; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.

SOMMAIRE.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : Le trésor du Harz (*suite*); Le sonneur d'église et le voleur (*suite*). — VARIÉTÉS : La foire Saint-Germain, à Paris.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LE TRÉSOR DU HARZ.

Il ne sut plus dès lors dans sa détresse où donner de la tête; il ne pouvait pas aller piocher la terre, il aurait eu honte de mendier; quant à ses talents culinaires, le moyen de les mettre à profit dans ces temps de simplicité frugale, où la plus fière bourgeoise ne pensait pas déroger en suspendant elle-même le pot-au-feu à la crémailière, et où personne ne songeait à se pourvoir d'un cuisinier? Dans cette triste position, maître Pierre dut s'abandonner, pour vivre, à la discrétion de sa hargneuse moitié, qui se tirait elle-même péniblement d'affaire en faisant un petit commerce de farine. Il gagnait donc son pain en remplissant l'office d'un âne, animal qui, sans lui, aurait été indispensable pour faire marcher leur nouveau commerce. Babet chargeait un énorme sac de grain sur les épaules de son indolent mari, qui s'en allait ainsi tout hâletant au moulin, puis elle lui mesurait au retour une assez maigre pitance. Refusait-il de s'acquitter de sa tâche journalière, elle le régalait sans faute d'une volée de coups de poing.

Ce spectacle fendait l'âme sensible de la bonne Lucienne, et lui arracha bien des larmes silencieuses. Elle répondait avec une tendresse filiale à l'amour de son père, qui se consolait par là de tous ses malheurs domestiques. L'aimable Lucienne avait choisi les travaux d'aiguille pour gagner de quoi subvenir à son entretien, et avait acquis une grande habileté dans la couture et surtout dans la broderie. Ses doigts venaient à bout de tout ce que voyaient ses yeux. Elle brodait

des chasubles, des nappes d'autel, de magnifiques tapis de table, soie et laine, aux couleurs variées, fort à la mode alors, et représentant des scènes de l'Ancien Testament.

Bien qu'elle dût compter exactement à sa mère le gain de son travail, et que d'ailleurs elle contribuât volontiers et de bon cœur aux dépenses communes du ménage, elle savait lui soustraire de temps à autre une piécette de dix sous qu'elle mettait de côté pour la donner secrètement à son père, afin qu'il pût se faufiler chez le marchand de vin et y prendre un peu de bon temps. C'est ainsi qu'elle avait mis en réserve pour la fête susmentionnée des bergers de quoi payer double bouteille à son pauvre père; elle lui glissa furtivement la pièce dans la main, avec une joie secrète, au moment même où, revenant du moulin et ayant déposé un énorme sac de



Il gagnait son pain en remplissant l'office d'un âne. (Page 33, col. 1.)

farine, il allait prendre son repas du soir. Elle en fut aussi récompensée par la mine la plus aimable qui restât à la disposition de son père lorsqu'il suc-

combait presque sous les fardeaux dont le chargeait son dragon de femme, sobriquet que dans sa juste colère maître Pierre osait donner à sa quinteuse moitié, quand elle avait le dos tourné. Mais cette fois la bonté de cœur de la tendre Lucienne le toucha jusqu'au fond de l'âme : il en fut si ému que ses yeux se mouillèrent de larmes.

Ce jour-là même, comme il n'avait pas de dot à lui donner, il avait dû refuser sa main à un aimable et sage jeune homme nommé Fridolin, que la mort d'un protecteur qui l'avait élevé avait laissé absolument sans fortune; et il se disait que s'il avait eu quelque chose à donner à sa fille, il aurait pu assurer son bonheur en l'unissant à Fridolin.

Occupé de cette douloureuse réflexion, il descendit lentement la rue pour se rendre à l'auberge de l'*Agneau d'or*; puis, perçant péniblement la foule des convives, il demanda une chope de vin et alla se camper, sans se mêler autrement à la compagnie, derrière le poêle, sur le fauteuil de cuir de l'aubergiste, dans un coin isolé.

Là il se demandait s'il ne trouverait pas enfin quelques ressources pour marier sa fille et pour cesser de faire le métier d'un âne.

Lorsque le vieux père Martin commença son récit, il écouta attentivement cette aventure extraordinaire. Il mit toute son âme, toute son intelligence aux écoutes pour mieux suivre le récit du bonhomme. Il n'en laissa pas échapper un seul mot, et plus le père Martin avançait dans son histoire, plus maître Pierre s'y intéressait. Ce fut d'abord la curiosité seule qui le tint attentif, mais lorsque le voisin Blase vint à exposer sa théorie pour enlever subitement au pic noir la racine *Ouvre-tout*, moyen de réussite indispensable à un chercheur de trésor, alors l'imagination de maître Pierre prit feu tout à coup. Il se voyait déjà en corps et en âme devant coffre d'airain de la caverne du Brocken; déjà il s'imaginait emplir son sac de pièces d'or bien sonnantes.

L'avarice et la cupidité, sources de tous les maux, n'étaient pas précisément des vices qui lui fussent propres : pendant tout le temps de son aisance, l'argent lui avait glissé trop facilement entre les doigts. S'il désirait des montagnes d'or, s'il en rêvait, c'était uniquement pour se démettre avec dignité des fonctions de bête de somme que lui avait imposées sa redoutable moitié, pour ne plus porter des sacs au moulin, et pour doter richement sa fille chérie.

III. Grande résolution.

Avant de quitter l'excellent fauteuil de l'aubergiste, maître Pierre avait réglé, jusqu'au dernier détail, le plan de son voyage au Harz et fixé son départ au dimanche suivant.

Notre brave bourgeois s'en retourna donc chez lui le cœur léger et joyeux. Cependant tout en cheminant une pensée importune vint troubler sa félicité : il n'était pas encore en possession de la racine *Ouvre-tout*, et comme il se rappela en même temps qu'à la Saint-Gilles le pic ne commence pas encore à nicher, son âme s'assombrit tout à coup. C'est avec cette tristesse qu'il entra tout doucement dans sa chambre et se jeta sur son grabat; mais il ne put trouver ni repos ni sommeil. Il entendait une sorte de voix intérieure lui répéter sans cesse : « Ce qui est différé n'est pas perdu; » et bientôt la lampe fut allumée, une

plume taillée, et toute la marche à suivre pour trouver le trésor tracée fidèlement sur le papier, d'un bout à l'autre, dans tous ses détails, afin que sa mémoire pût, le moment venu, les ressaisir tous sans exception. Puis, lorsque ce procès-verbal eut été dressé et que tout y eut été reproduit comme s'il l'eût vu de ses yeux, il noya de nouveau ses soucis amers dans le miel de ses espérances, et se consola en pensant que, s'il lui fallait encore remplir l'office d'un âne pendant tout un hiver, il ne terminerait pas du moins sur la triste route du moulin le pèlerinage de sa pauvre vie.

Cependant l'aurore avait chassé les ombres de la nuit; la rude compagne de maître Pierre, déjà debout, vaquait à son ménage et entonnait d'une voix stridente sa chanson ordinaire du matin; le doigt mignon de l'industrielle Lucienne passait déjà son fil de soie dans l'aiguille polie, et notre rêveur tenait encore la plume. Sa femme ouvrit brusquement la porte de la chambre et surprit son brave époux en plein travail de rédaction.

« Sac à vin, lui dit-elle par manière de salut, tu as encore passé au cabaret toute cette longue nuit et bu l'argent que tu me voles! »

Maître Pierre, accoutumé depuis longtemps à ces angéliques salutations, ne perdit pas pour si peu son sang-froid et attendant que l'orage eût épuisé ses premières fureurs, il répondit du ton le plus calme :

« Chère femme, ne te mets pas en colère; je médite une bonne affaire qui pourra bien réussir et nous rendre heureux.

— Pauvre hère, fit-elle en l'invectivant, toi faire une bonne affaire! Tu m'as bien l'air d'être homme à cela! Voyons, qu'écrivais-tu là?

— Mon testament répondit-il; lorsque mon heure sera venue, on ne peut prévoir quand ni comment, eh bien, mes affaires seront réglées. »

A cette parole inattendue, le cœur de la bonne Lucienne saigna, ses yeux bleus et sereins comme le ciel du matin, s'humectèrent d'une douce rosée de larmes et elle se mit à sangloter amèrement. Elle s'imaginait que son bon père avait eu de tristes pressentiments qui lui annonçaient sa fin prochaine. La mère se livrait à de tout autres pensées; elle avait un cœur de roche et l'idée de la perte possible de son fidèle époux ne l'attendrit pas le moins du monde.

« Ton testament! cria-t-elle. Pilier de cabaret, tu as dissipé ton avoir et tu veux faire un testament! Et qu'as-tu donc à léguer? »

Maître Pierre, sans répondre, reprit son service de bête de somme et ses courses au moulin, et tout alla son train comme par le passé.

Il avait déjà vu cinquante fois dans sa vie le retour de la cigogne et de l'hirondelle sans y faire attention; mais il en fut autrement au printemps suivant, et lorsqu'il aperçut la première hirondelle, il en fêta l'heureux retour par une chope de vin à l'auberge de l'*Agneau d'or*. Bien plus, il économisa toutes les ressources secrètes qu'il devait à la piété infatigable de sa fille afin d'avoir de quoi rémunérer les explorateurs qui iraient lui découvrir un nid de pic noir.

Il s'adressa dans ce but à quelques gamins désœuvrés, et les envoya dans les bois et dans les champs à la découverte. Mais ces petits drôles ne firent que se jouer de lui, lui donnèrent des poissons d'avril et l'envoyèrent par monts et par vaux à plusieurs lieues de distance pour ne trouver au lieu et place indiqués qu'un nid de

corbeau ou une nichée d'écureuils dans le creux d'un arbre; puis, quand il s'en fâchait, les vauriens lui riaient au nez et jouaient des jambes. Cependant un d'entre eux qui, par aventure, n'était pas un farceur, flaira un jour dans une prairie un pic noir qui avait fait son nid dans un aune presque desséché, et il s'en courut aussitôt à perte d'haleine pour annoncer sa découverte. Maître Pierre n'eut rien de plus pressé que de sortir pour aller voir ce qu'il en était, et son explorateur le conduisit près de l'arbre, sur lequel on voyait aller et venir un oiseau qui paraissait y avoir fait son nid; mais était-ce bien un pic? Un chasseur qui vint à passer et à qui il adressa cette question, répondit affirmativement.

Notre homme à projets se réjouissait en son âme de cette découverte; il ne se passait pas de jour qu'il ne fit une visite à l'aune. Lorsqu'il lui sembla que le temps propice était arrivé pour commencer l'exécution de son dessein, il se mit à la recherche d'un manteau rouge. Or ce genre de vêtement était devenu si rare dans toute la ville, qu'il ne s'en trouva plus qu'un seul, et c'était dans la garde-robe d'un homme auquel on ne demande pas volontiers un service; cet homme n'était autre que maître Hammerling, l'exécuteur des hautes œuvres. Il fallut à notre bourgeois une forte dose de courage pour se déterminer à compromettre ainsi sa considération, et à courir le risque, si la chose s'ébruitait, de voir désormais tous ses amis éviter sa compagnie; et cependant il fallait bien s'y résigner. Il s'adressa donc à l'homme au manteau rouge, qui, se trouvant en quelque sorte honoré qu'un honnête bourgeois voulût bien endosser son costume officiel, se fit un plaisir d'accéder à une demande si inattendue.

Ainsi muni de cet objet nécessaire, notre chercheur de racine se mit en campagne, résolu de suivre de point en point la marche qui lui avait été indiquée. Il boucha l'entrée du nid, et tout se passa comme l'avait prédit le voisin Blase. Lorsque le pic s'en vint avec la racine dans le bec, maître Pierre se montra tout à coup, et exécuta sa manœuvre si adroitement et si bien que l'oiseau, épouvanté à la vue du manteau rouge, laissa tomber la racine.

Ainsi, le succès était complet; maître Pierre avait conquis la racine magique, la clef-maîtresse de toutes les portes fermées, et en éprouvait une joie indicible. Il ne manqua pas de l'envelopper soigneusement dans une botte d'épine-vinette, après quoi il s'en revint au logis aussi content que s'il avait déjà tenu le trésor.

Ainsi muni de l'objet qu'il avait tant désiré, il ne jugea pas à propos de rester plus longtemps dans sa ville natale. Tous ses desirs, toutes ses pensées se portaient vers le Brocken; aussi fit-il en toute hâte ses dispositions pour décamper sans mot dire.

Son bagage était des plus légers: c'était tout simplement un solide gourdin et un portemanteau bien épais, pour l'acquisition duquel la tirelire de la complaisante Lucienne avait fourni, sous un prétexte quelconque, l'argent nécessaire.

Par un heureux hasard, il était arrivé qu'au jour fixé pour cette émigration, Babet et Lucienne se trouvaient au couvent des Ursulines où elles devaient assister à une prise de voile: maître Pierre profita de cette circonstance pour abandonner son poste, car la garde de la maison lui avait été confiée pendant l'absence de la mère et de la fille.

Au moment de partir, il lui vint à la pensée qu'il pourrait être utile de faire quelques essais préliminaires avec la racine *Ouvre-tout*, afin de s'assurer de sa vertu si vantée. Babet avait fait établir dans le mur de sa chambre un placard défendu par sept serrures, où elle serrait en sage ménagère, outre ses économies pour les besoins imprévus, l'argent que Lucienne, son unique héritière, recevait assez souvent de son parrain et de sa marraine. Elle portait constamment sur elle les clefs de ce placard. Maître Pierre n'avait ni place ni voix au conseil financier de la maison et conséquemment ces secrets-là lui étaient parfaitement inconnus. Il soupçonnait bien quelque trésor caché en cet endroit; en effet, chaque fois que ses yeux rencontraient ce placard, son cœur s'agitait comme une baguette divinatoire, et ces battements de cœur étaient pour lui un indice certain qu'il y avait près de lui de l'argent ou des valeurs quelconques.

Le moment était donc venu d'éprouver s'il était ou non dans l'erreur à ce sujet. Il tira avec précaution sa précieuse racine et en toucha la porte du placard. Aussitôt les sept serrures firent marcher leurs verrous, la porte, à son grand étonnement, craqua et s'ouvrit largement pour laisser briller à ses yeux et le trésor de son avare moitié, et l'épargne de la bonne Lucienne. Il ne sut trop tout d'abord de quoi il devait plutôt se réjouir, ou de la vertu magique de la racine, ou de la trouvaille qu'il venait de faire: il était immobile, muet et comme hébété. Enfin, reprenant ses sens, il se rappela son projet d'excursion en quête d'un trésor bien autrement considérable, et il s'appropriâ celui-là pour payer ses frais de route. Après avoir vidé le placard et en avoir refermé soigneusement toutes les serrures, maître Pierre tira les verrous sur la porte de la maison, et, sans plus tarder, se mit gaiement en route.

Babet et Lucienne, après avoir assisté avec un grand recueillement à la pieuse cérémonie, ouvrirent de grands yeux lorsqu'elles virent que la maison était fermée, et que le gardien n'était pas à son poste; elles sonnèrent, frappèrent, et Babet criait à tue-tête: « Pierre, ouvre donc! » Mais rien ne bougea, ne remua dans l'intérieur, point d'autre réponse que les miaulements du chat. Comme elles n'avaient pas de talisman à leur disposition, il fallut faire venir le serrurier avec son trousseau de clefs et de passe-partout.

Pendant ce temps, Babet avait préparé un sermon bien emphatique et riche en invectives.

Elle se proposait de le débiter tout d'une haleine à son mari qui, pensait-elle, était tranquillement étendu sur son lit. Cependant, toute la maison fut fouillée de la cave au grenier, et on ne le trouva pas. Qui sait, pensa-t-elle, où il s'est fourré dès le matin pour caresser la bouteille.

Midi arriva, puis la nuit, minuit, enfin, et toujours point de maître Pierre. Une si longue absence devenait inquiétante: la mère et la fille se creusaient la tête à chercher la cause et le motif de cette disparition singulière. Elles firent les conjectures les plus étranges; et comme les heures de ténèbres disposent plus facilement à des idées tristes et noires qu'à des pensées se-reines et gaies, Babet, qui ne savait que trop, d'ailleurs, qu'elle était un vrai fléau pour son mari, se sentit, pour ainsi dire, sur des charbons ardents, et éprouva les plus sinistres pressentiments.

« Ah ! s'écria-t-elle en se tordant les mains, que Dieu aie pitié de moi ! Lucienne j'apprends que ton père ne se soit lassé de la vie ! »

La bonne Lucienne qui, malgré toutes ses craintes, ne se serait jamais imaginé quelque chose d'aussi

effroyable, frissonna d'horreur, poussa un cri perçant, ne vit plus rien autour d'elle, et tomba sans connaissance. Sa mère, toujours résolue, se hâtant de lui faire respirer du soufre brûlé, lui fit bien reprendre ses sens ; mais à peine revenue à elle-même, Lucienne



Elle ouvrit brusquement la porte et surprit son mari. (Page 34, col. 2.)

se lamenta de plus belle et sanglota jusqu'à l'aube du jour.

Le lendemain, on envoya des gens munis de gaffes pour explorer les bords de la rivière et en sonder toutes les profondeurs. On ne trouva rien. Lucienne se désolait ;

mais Babet, qui prenait vite son parti, et qui n'était pas moins prompte à s'apaiser qu'à s'enflammer, se consola sans peine de la disparition de son mari.

Bientôt un grave souci vint la préoccuper : il s'était produit une vacance dans sa maison et il fallait la rem-



On envoya des gens munis de gaffes pour explorer le bord de la rivière. (Page 36, col. 1.)

plir par un âne robuste. Elle fit un bon choix, s'entendit pour le prix avec le propriétaire de la bête et l'invita à passer le lendemain chez elle pour être payé en bons écus bien sonnants. Dès qu'elle fut levée, son premier soin fut de préparer la somme en question.

Elle ouvre en conséquence les sept serrures du placard, mais hélas ! quelle n'est pas son émotion quand elle voit tous les rayons vides et vœux de leurs pièces d'argent ! Pendant quelques instants elle resta là debout, comme pétrifiée ; mais bientôt entrevoyant la vérité,

elle éclata en malédictions si effroyables que la belle Lucienne accourut tout éperdue pour savoir quel malheur était arrivé. Mais lorsque sa mère lui eut communiqué tout au long la découverte qu'elle venait de faire, sans lui cacher que les écus du parrain avaient disparu avec tout le reste, l'excellente fille ne put s'empêcher de montrer une véritable joie : c'était pour elle en effet une preuve évidente que son père chéri ne s'était pas lassé de la vie et qu'il s'en était allé chercher fortune ailleurs. Traduit de l'allemand de MUSEUS, par M. MATERNE.
(La fin au prochain numéro.)

LE SONNEUR D'ÉGLISE ET LE VOLEUR.

II. — Bientôt la femme du sonneur rentra dans la chambre, apportant une bouilloire pleine d'eau chaude. Elle la plaça sur une table entre deux grands verres; et le porteguidon se mit aussitôt en devoir de préparer les grogs.

« Un bon grog, dit-il en versant sur l'eau déjà sucrée une généreuse dose de rhum, doit avoir la couleur de l'acajou ancien; il faut qu'il soit à la fois abondant, fort, doux et presque bouillant.

— Le mien est si fort, dit le sonneur après avoir porté son verre à la bouche, qu'il me brûle la gorge.

— Mettez-y un peu plus de sucre, » lui dit l'étranger en lui tendant le sucrier.

La pluie continuait au dehors et fouettait violemment les vitres; le vent soufflait aussi, et, par moments, avec tant de furie, que toute la maison en était ébranlée. Mais le sonneur et son hôte, absorbés par la dégustation du rhum, s'en apercevaient à peine.

Ils étaient là tête à tête, car la maîtresse de la maison n'avait pas tardé à aller se coucher, et ils causaient comme deux vieux amis.

« Je parierais, dit le sonneur, que mon hôte a quelque affaire au tribunal d'Ensta, dont, si je ne me trompe, la session s'ouvre demain.

— Et vous gagneriez votre pari, répliqua le porteguidon; sans cela, quel motif aurais-je eu de me mettre en route par ce temps de chien? Toute la vie se passe à soutenir des procès, et les seuls qui y gagnent sont les juges et les avocats, de même qu'au jeu de cartes le profit reste exclusivement à celui qui les fabrique.

— Je crois que vous aurez affaire au président Froberger.

— Tant mieux! Rien n'est plus amusant que d'assister à ses interrogatoires. Ah! quand il tient un voleur, il est bien difficile à celui-ci d'échapper. Cependant, un jour il trouva son maître. Vous rappelez-vous le fameux Kyrknisse? impossible de lui arracher une seule parole.

« Tu ne veux donc pas me répondre? lui disait Froberger.

« — Je ne puis pas, mon bon président.

« — Comment, tu ne peux pas répondre oui ou non à mes questions?

« — Je ne le puis pas, mon bon président.

« — Il n'est aucune question à laquelle on ne puisse répondre par oui ou par non.

« — Peut-être, mon bon président.

« — Comment peut-être?

« — Oui, mon bon président; me permettez-vous de vous en adresser une très-simple.

« — Va donc, animal!

« — Eh bien! mon bon président continuait-il à recevoir des cadeaux des gens qu'il est chargé de juger? »

Froberger resta interdit et devint rouge comme un homard.

— Le président Froberger, affirma le sonneur, est un juge intègre et de qui tout le monde pense et dit du bien.

— Intègre, sans doute, mais ici Kyrknisse se montra plus fin que lui. En effet, s'il eût répondu oui, il eût reconnu par là même qu'il recevait des cadeaux; s'il eût répondu non, il eût reconnu également qu'il en avait reçu. Ainsi donc, Kyrknisse avait raison de prétendre qu'il est des questions auxquelles il est impossible de répondre par oui ou par non.

— Cependant, avec

toute sa finesse, Kyrknisse ne s'est pas moins laissé prendre et mettre sous les verrous.

— Et c'était bien fait!... Du reste, quoi qu'il en soit, il serait à souhaiter que, dans chaque tribunal, nous trouvassions un juge tel que le président Froberger. Avec lui, les procès ne font pas languir les accusés, et ils sont un joyeux passe-temps pour les auditeurs.

— Voilà qui est vrai! » fit le sonneur.

Les verres de grog se vidaient et se remplissaient pour se vider encore; c'était, de la part du sonneur, une grave infraction aux lois de la tempérance, qu'il devait connaître et pratiquer mieux que d'autres. On verra ce qui en résulta.



Les sept serrures firent marcher leurs verrous. (Page 35, col. 2.)

Les deux buveurs s'échauffaient; bientôt ils s'attendrirent, se tutoyèrent et s'appelèrent frères.

Le porte-guidon, plus habitué que le pauvre Malm à ce genre de breuvage, ne perdait rien, néanmoins, de son sang-froid. Il se ménageait, d'ailleurs, tout en excitant son compagnon.

« Le sonneur et le porte-guidon, déclamaient-ils, sont juste à la même hauteur sur l'échelle sociale. Que serait le prêtre sans le sonneur, que serait le capitaine sans le porte-guidon? des pieds sans souliers. Et cependant, on nous regarde par-dessus l'épaule, et jamais nous ne devenons ni chevaliers, ni commandeurs. Dis-moi, frère, as-tu jamais vu un porte-guidon avec la croix de l'ordre de l'Épée? »

— Mais, cher frère Akerström, notre vieux roi défunt avait commencé par n'être qu'un simple soldat; et cela ne l'a pas empêché de devenir commandeur de tous les ordres, et de faire lui-même autant de commandeurs qu'il voulait.

— Tu as raison; mais, l'exception confirme la règle. Pourrais-tu me nommer un sonneur qui soit passé évêque?

— Pas précisément, mais j'ai lu que Sixte-Quint avait été berger avant d'être pape.

— Encore une fois, l'exception confirme la règle.... Ah! vois-tu, frère, le monde n'est qu'un abîme d'injustices! »

L'entretien se prolongea longtemps sur ce ton. Puis tout à coup, ayant tiré et regardé sa montre, le porte-guidon se leva brusquement.

« Frère, s'écria-t-il, nous nous oublions.... Il est déjà fort tard, et il faut que je continue ma route. »

Malm se leva à son tour, mais il était bien moins ferme sur ses jambes que son compagnon.

« Il me semble, reprit celui-ci, que tu demeures dans un endroit bien désert. Est-ce que tu ne reçois jamais la visite des voleurs? »

— Dans la maison d'un pauvre sonneur, il n'y aurait pas grand butin à faire. D'ailleurs, j'ai là mon bon vieux fusil pendu au mur.

— Est-il chargé?

— Cela va sans dire.

— Une respectable relique de mousquet! grommela le porte-guidon en détachant l'arme de son crochet et en la plaçant près de la porte. Mais, c'est égal, il peut encore servir dans l'occasion.... Allons, bonsoir, cher frère, et bonne nuit; tu es la crème des sonneurs. Si jamais tu viens à Sormland, rappelle-toi que je serai charmé.... Bonsoir à ta femme de ma part; remercie-la de sa bonne eau chaude.... N'oublie jamais ton hôte et ton ami, et rêve toute la nuit de roi et de pape. Adieu! »

Le porte-guidon sortit.

C'est à peine si le pauvre Malm avait entendu ses dernières paroles. La fumée du grog lui était montée à la tête; il avait la langue épaisse, l'oreille obtuse; tout dansait autour de lui; les chaises, la table, les verres, les couteaux, les fourchettes, prenaient à ses yeux les figures les plus fantastiques.

Enfin, il vit apparaître, sortant de sa chambre à coucher, une forme humaine drapée de blanc, et couronnée d'un diadème de dentelles.

Il crut que c'était un ange; et si ses membres ne lui eussent refusé leur service, il se fût prosterné devant lui.

L'ange s'approcha, tenant à la main une écuelle dont il introduisit le bord entre les lèvres du sonneur.

Celui-ci but. Le breuvage lui parut doux comme du lait.

Puis, l'ange lui passant les bras autour du corps, l'entraîna dans sa chambre à coucher.

Et maintenant, plus d'apparitions; toutes les lumières sont éteintes; il fait nuit et l'on dort.

III

Au bout d'une heure, le sonneur s'éveilla tout à coup de son lourd sommeil, poussé par quelqu'un qui lui criait à l'oreille :

« Malm! Malm! au nom du ciel, réveille-toi! »

C'était la voix de sa femme.

« Où suis-je? demanda le pauvre homme en soulevant péniblement sa tête.

— Dans ton lit.

— Comment donc y suis-je venu?

— C'est moi qui t'y ai amené.... Tu t'étais oublié avec cet homme; tu avais bu plus que de raison.... Heureusement que j'ai eu l'idée de te donner une tasse de lait.... cela t'aura dégrisé, je l'espère.

— Mais, pourquoi me réveilles-tu ainsi au milieu de la nuit?

— Lève-toi, Malm, il se passe quelque chose d'extraordinaire.

— Quoi donc?

— Lève-toi, entends-tu, et suis-moi à la fenêtre.

— Mais, enfin, pourquoi?

— Il y a de la lumière dans l'église.... murmura Mme Malm d'une voix tremblante.

— De la lumière dans l'église à cette heure? Tu rêves!

— Non, non, je suis plus réveillée que toi.... Tout à l'heure, en allant m'assurer que les fenêtres étaient bien fermées, je l'ai vue distinctement.

— De la lumière dans l'église!

— Oui, oui.... Allons, dépêche-toi!

— C'est la lune, ma chère!

— Non, ce n'est pas la lune; il fait noir dehors comme dans un tombeau.... Voyons, veux-tu te lever?

Malm sauta à bas du lit et suivit sa femme jusqu'à une fenêtre où il se tint en observation.

L'église était à une courte distance de la maison du sonneur; et, comme aucun autre bâtiment ne la masquait à sa vue, il lui était facile, sans sortir de chez lui, de veiller à ce qui s'y passait.

« Il fait noir comme dans un sac, dit-il au bout d'un instant en se frottant les yeux.

— Comment, dit la femme, tu ne vois pas cette lueur là-bas, là-bas.... »

Malm ouvrit la fenêtre et fixa ses regards vers l'endroit indiqué.

« Dieu du ciel! s'écria-t-il en serrant vivement la main de sa femme, tu as raison; je vois la lueur, et elle sort d'une fenêtre de l'église.... Oui, je la vois très-distinctement.

— Que Dieu ait pitié de nous deux! » murmura Mme Malm, à moitié morte de frayeur.

Le sonneur ferma la fenêtre et se précipita vers le briquet pour allumer une chandelle.

« Allons, dépêche-toi! dit-il à sa femme; cours réveiller le garçon et la fille pendant que je m'habillerai. Il faut que j'aille là-bas voir ce qui se passe.... Per-

sonne n'est entré dans l'église depuis trois jours, et la clef n'a pas quitté sa place.

— Aller là-bas, toi?... Non, non, cher Malm, tu n'iras pas....

— Il le faut, c'est mon devoir. »

Mme Malm courut réveiller les domestiques.

Le sonneur, s'étant habillé, s'élança vers l'endroit où il avait l'habitude de suspendre la clef de l'église. C'était juste sous le vieux fusil.

Il bondit sur lui-même : la clef ainsi que le fusil avaient disparu.

Certes, s'il lui restait encore dans le cerveau quelques nuages de son ivresse, la surprise qu'il éprouva acheva de les dissiper.

Un éclair de souvenir traversa son esprit. Il se rappela que le porte-guidon avait détaché le fusil du mur sans l'y suspendre de nouveau ; il se rappela bien d'autres choses encore, et, de tout cela, il tira des conclusions qui n'étaient nullement à l'avantage du porte-guidon. En ce moment, sa femme rentra l'air désespéré et se tordant les mains.

« Je n'ai pu les réveiller, dit-elle ; ils sont comme morts !

— Écoute ! fit le sonneur avec un calme affecté ; te souviens-tu si le domestique de ce monsieur a passé la soirée à la cuisine ?

— Oui, il y a passé tout le temps que son maître a été ici.

— Te souviens-tu s'il avait quelque chose avec lui, et s'il en a offert à nos gens ?

— Oui, il avait aussi une bouteille, et il en a versé au garçon et à la fille.

— C'est bien ! Maintenant, je sais...

— Tu crois que c'est cet étranger, ce porte-guidon qui....

— Oui, c'est ce maudit coquin qui rôde maintenant dans l'église.... »

Le sonneur et sa femme n'étaient nullement superstitieux ; ils ne s'étaient point imaginé un seul moment que la lumière apparue dans l'église, à une pareille heure, pût venir d'autre part que d'un être vivant.

« Maintenant ou jamais, femme, reprit Malm d'un ton résolu, il s'agit de montrer du sang-froid et du courage. Prends le sentier de la prairie et va réveiller notre gendre Tunstrom.... Tu lui diras ce qui est arrivé, et qu'il se rende en toute hâte à l'église.

— Mais, toi, tu n'iras pas avant que je ne sois revenue, supplia Mme Malm en sanglotant.

— Non!...

— Tu me le promets, cher ami ; tu....

— Oui, oui, mais dépêche-toi.... Je vais, pendant ce temps-là, tâcher de réveiller les domestiques.... Allons, pars donc ! Il y va de ma place ; bien plus, il y va de notre réputation et de notre honneur. »

En parlant ainsi, Malm, une chandelle à la main, reconduisit sa femme jusqu'à l'entrée du sentier, d'où il l'éclaira jusqu'à ce qu'elle eût disparu.

Alors, il se rendit dans la cuisine, où il fit tous ses efforts pour réveiller la servante. Elle avait la fièvre et le délire ; il la secoua en pure perte. Il ne fut pas plus heureux avec le domestique, qui se trouvait absolument dans le même état.

Tous les deux avaient, ainsi que leur maître, succombé à l'ivresse ; mais aucun ange n'était venu les en tirer en leur offrant une tasse de lait.

Cependant, l'intention du sonneur n'était nullement d'attendre chez lui le retour de sa femme ; car, avant qu'elle fût arrivée chez son gendre et que celui-ci se fût éveillé, habillé et rendu à l'église, le vol sacrilège qui s'y préparait pouvait être déjà consommé.

Mais, comment oser affronter avec quelque espoir de succès, seul et sans armes, un homme qu'il savait pourvu d'une paire d'excellents pistolets ?

Jamais son vieux fusil ne lui eût été plus nécessaire ; et le misérable l'avait dérobé en même temps que la clef.

Si, du moins, il avait une lance, un épieu, une hache ! Oui, une hache.... C'était, certainement, la meilleure arme à défaut d'arme à feu.... Or, précisément, il s'en trouvait une dans le bûcher.

Malm s'y précipita aussitôt.

Mais, ô horreur ! à peine en eût-il franchi le seuil, en s'éclairant de sa chandelle, qu'il recula en poussant un cri.

Que lui était-il donc arrivé ? Qu'avait-il donc vu ?

Un grand spectre couvert de sang, et la tête hérissée de deux cornes menaçantes. Ainsi, évidemment, tous les esprits de ténèbres s'étaient donné rendez-vous cette nuit-là chez le sonneur.

Toutefois, peu de temps s'écoula avant qu'il revint à lui-même, et, ce qui surprendra sans doute le lecteur, il se mit à rire de sa propre épouvante.

LÉOUZON LE DUC.

(La fin au prochain numéro.)

VARIÉTÉS.

LA FOIRE SAINT-GERMAIN, A PARIS.

Un des principaux lieux de réunion des Parisiens au siècle dernier, pendant les mois de février et de mars, c'était la foire Saint-Germain, qui commençait le lendemain de la Chandeleur et finissait dans la première semaine d'avril.

Elle se tenait tout près de la rue de Seine, à la place où l'on a construit depuis un marché qui porte le même nom, et dans deux halles longues de cent trente pas, larges de cent et divisées régulièrement en neuf rues.

Dans ce vaste bazar, où l'on pénétrait par sept portes principales, chaque profession avait son quartier séparé. Pendant deux mois on s'y rendait en foule. Le peuple y allait le jour, la noblesse la nuit, toujours masquée et déguisée, dans des carrosses sans armoiries, sans cortège et seulement avec des grisons, c'est-à-dire avec des cochers et des laquais uniformément vêtus de gris et le visage couvert.

Là, à la clarté des flambeaux, des torches et des feux partout allumés, on se promenait dans les plus belles rues, dans celles des orfèvres, des merciers ; on achetait des bijoux, des pierreries, des dentelles, de riches étoffes, des parfums, des tableaux, des meubles magnifiques, de grands miroirs (c'était alors un des objets rares) ; l'on s'écartait dans des allées sombres qui conduisaient à des maisons de jeu, et l'on profitait d'un impénétrable incognito pour se livrer à la plus ruineuse des passions.

Il y avait aussi un théâtre, où l'on jouait des pièces mêlées de couplets, et c'est là que l'opéra comique a pris naissance.

FRÉDÉRIC BERNARD.



La foire Saint-Germain, à Paris, d'après une ancienne gravure.